

Notes

○ Les anciennes «Forges de Ciney»

La société qui porte ce nom bien connu, regroupait à l'origine plusieurs petites forges de la région qui produisaient entre autres des poêles de cuisines et des faulx. En 1921, elle occupe un atelier de la rue de l'Univers (ou de la Station), puis elle déménage en 1922 vers le lieu-dit «paradis», sur le site de l'ancienne carrière et des fours à chaux Rouard-Carliet, fermés en 1908, auxquels avait succédé la scierie Jenty. Elle s'installe donc au Quai de l'Industrie, à Ciney.

L'usine a été dirigée jusqu'en 1961 par l'ingénieur Charles Balthazar (†1969) qui avait fait ses débuts en tant que directeur d'une importante fabrique à Novgorod (Russie). Sous son impulsion, la prospérité de l'entreprise alla croissant entre 1925 et 1930. Elle est due notamment à l'exploitation du brevet Barrault, du nom d'un ingénieur français, portant sur un appareil qui permettait la consommation d'un charbon de petit calibre et donc beaucoup moins coûteux. Ainsi naquit en 1928 le «Calo Ciney».

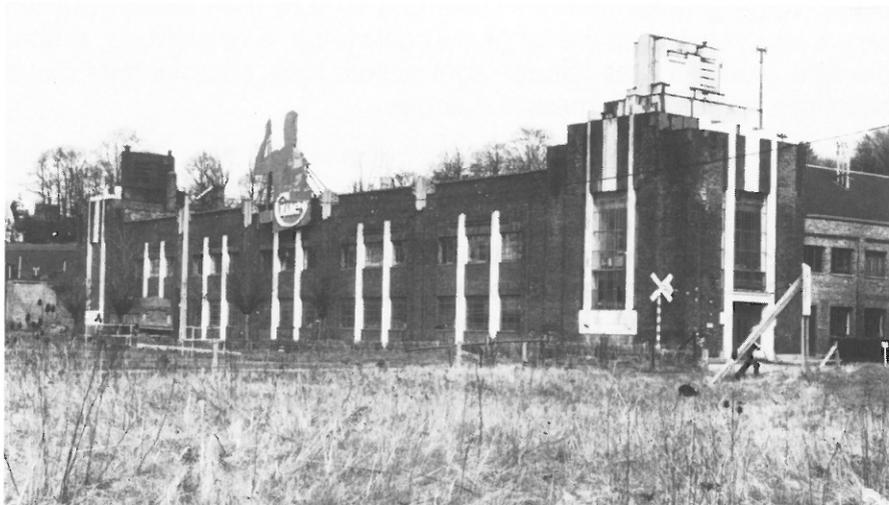


Fig. 1. Le magasin et les bureaux (1934). © I.P.M.

La faillite de la société en 1976 fut suivie d'une reprise par les Fonderies du Lion (Efel), de Frasnès-lez-Couvin, qui abandonnèrent les opérations de la fonderie au seul profit de celles du montage, puis fermèrent définitivement les portes des ateliers cinaciens en janvier 1988.

L'ensemble de ceux-ci (voir plan à la fig. 4) est établi non loin de la gare, dans la vallée du Bocq, au fond de l'ancienne carrière. Il est marqué surtout par deux bâtiments particulièrement intéressants.

Le long de la rue, en effet, une importante bâtisse en brique brune abrite au rez-de-chaussée le *magasin d'approvisionnement* (fig. 4, n° 27), à l'étage les bureaux d'étude et les laboratoires de la firme. Au-dessus de la façade, l'énorme sigle «Ciney» est venu profiler un buste de forgeron (fig. 1).

Cette œuvre caractéristique de l'architecture de l'entre-deux-guerres, fut réalisée en 1934 sur les plans de l'architecte André Guinotte, de Bruxelles. Sa façade principale, de cinq amples travées aux deux registres, est épaulée aux angles par des massifs de plan rectangulaire qui s'élèvent plus haut.

Des pilastres d'ordre colossal accusent le rythme des travées. Ils sont animés par une modénature en brique et ponctués au sommet d'un motif art-déco en béton architectonique. Dans chaque travée, deux poteaux en béton cantonnent des baies horizontales à châssis métalliques. Aux extrémités, la composition se verticalise par l'intermédiaire d'une grande verrière dans une structure en béton. Sur les flancs, une verrière du même genre coiffe le portail métallique, probablement d'origine. Les toitures sont plates, mais chapeautées d'une cheminée sur les deux massifs d'angle.

En retrait sur ce bâtiment s'étale la *fonderie* (fig. 4, n° 7). Elle a été construite en 1927 d'après les projets du directeur, Ch. Balthazar, pour répondre aux impératifs de la technique moderne d'alors: les matières premières étaient introduites par une extrémité qui bénéficiait d'une ligne de raccordement propre au chemin de fer, et sortaient à l'autre bout à l'état de produits finis.

Le long vaisseau, en brique, ne mesure pas moins de 160 m de longueur sur 30 m de largeur. Il développe 38 travées, chacune étant ajourée d'une ample baie en plein cintre dont le vitrage est armé d'un châssis en fer. Des pilastres de brique scandent leur progression sous une frise à denticules. La couverture est formée d'un toit à deux versants de faible inclinaison, revêtu de tuiles mécaniques.



Fig. 2. L'intérieur de la fonderie (1927). © I.P.M.

L'intérieur (fig. 2) est divisé en deux nefs blanchies d'allure impressionnante. Entre elles rebondissent des arcades évidées. Cet espace accueillait au principal le parc à matières, les cubilots pour la fonte et le hall de moulage équipé d'un monorail. Une charpente métallique protège le tout. Sur le côté, une troisième nef, isolée, abritait des sections auxiliaires, dont en particulier celle du modelage qui était considérée comme «l'âme de la fonderie» puisque les premiers modèles en plâtre de la future production y étaient exécutés et testés.

Entre ces deux corps de bâtiment essentiels, la cour est occupée par les *ateliers de parachèvement* qu'on a distribués sous des halles parallèles entre elles, au fur et à mesure des nécessités de l'entreprise.

Perpendiculairement à la voirie, à droite du magasin d'expédition, se dresse un étroit édifice réservé aux *bureaux administratifs* (fig. 4, n° 1). Haut de quatre niveaux, en brique et pierre bleue, il aurait été construit en 1950, sur les plans du même architecte A. Guianotte. Son style est mitigé. Il fut vendu en 1980 par Efel et reconverti en appartements.

Tout à côté de lui, la *maison directoriale* remonte aux alentours de 1914. Elle appartenait en fait à l'entreprise précédente, la scierie Jenty.

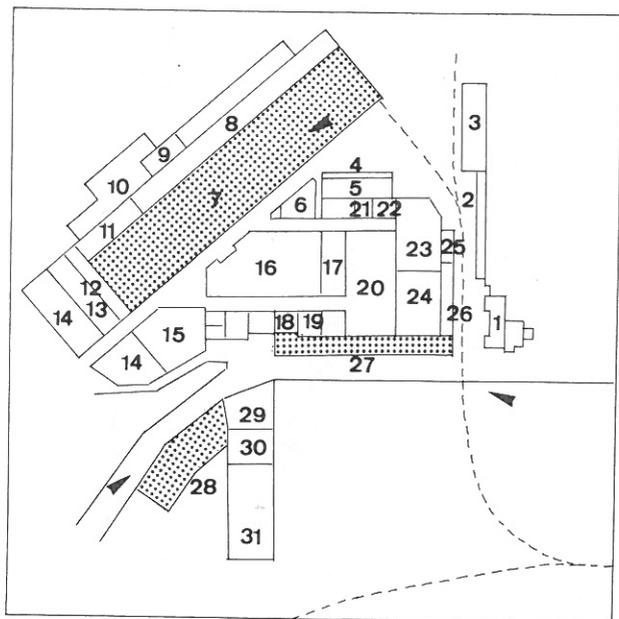


Fig. 4. Plan général des Forges de Ciney (état vers 1950?). (d'après la « Brochure »).

1. Bureau Administration
2. Abri vélos
3. Mag. produits finis
4. Abri motos
5. Bloc social
6. Direction technique
7. Fonderie
8. Sablière
9. Noyautage
10. Mag. plaques modèles
11. Modelage
12. Ebarbage
13. Préparation
14. Mag. pièces brutes
15. Entretien
16. Emallage
17. Polissage
18. Nickelage
19. Chromage
20. Montage
21. Montage façades
22. Réparation
23. Tôlerie
24. Nettoyage et emballage
25. Infirmerie
26. Mag. pièces rechange, et service du personnel
27. Mag. approvisionnement ou expédition
28. Mag. produits finis
29. Garage, atelier
30. Menuiserie
31. Garages

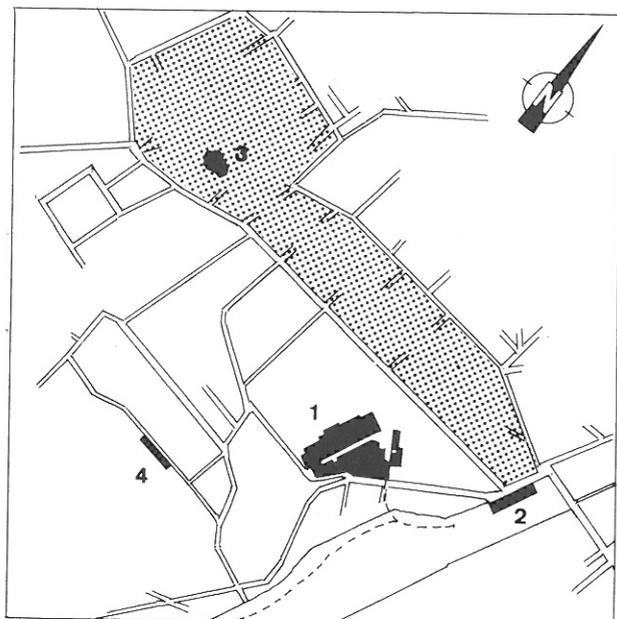


Fig. 5 situation sur le plan de Ciney (état actuel).

1. Les forges
2. La gare
3. La collégiale
4. La vieille ville apparaît en grisé.



Fig. 3. Le magasin des produits finis. Au fond, le bâtiment de 1934. © I.P.M.

Au-delà de l'usine même, et en face d'elle, une suite de constructions épouse la courbe de la rue. Elles logeaient autrefois les *magasins* des produits finis (fig. 4, n° 28), des garages et d'autres ateliers (fig. 3). Leur niveau unique voit alterner avec régularité des fenêtres bombées et des portails surmontés de pignons aux toitures débordantes grâce à des ossatures en bois peintes en rouge.

Ajoutons que Ch. Balthazar eut aussi des préoccupations sociales, comme tout «patron» qui se respectait à l'époque. C'est ainsi qu'en 1927, il fit bâtir une sorte de cité pour loger ses ouvriers, sise au lieu-dit des «Huit Ponts», dans la rue qui porte aujourd'hui son nom. C'est ainsi, également, qu'il inaugura en 1929 la «Salle des fêtes des forges». Même sans cela, le complexe des Forges de Ciney constitue un témoin, encore tout frais, d'une vie économique et sociale longue d'un bon demi-siècle. Il présente, en outre, de l'intérêt pour l'histoire de l'architecture et des mentalités : le bâtiment de la *fonderie* (1927), dont la vocation était strictement industrielle, est l'héritier direct des formules constructives du XIX^e siècle industriel ; en revanche, le *magasin* avec les bureaux (1934), posé à peine plus tard à front de rue, représente un courant architectural plus contemporain et fonde l'image de marque de la société sur un monument moderne.

L'avenir des ateliers est en suspens. Il mériterait à coup sûr de l'attention. On peut ou doit espérer une réaffectation qui puisse, à la fois, assu-

rer le renouveau économique de l'endroit et garantir la survie des composantes les plus significatives de cet ensemble peu commun dans la région.

Thérèse CORTEMBOS,

Collaborateur scientifique à l'Administration du Patrimoine culturel.

Données bibliographiques :

S.A. Les Forges de Ciney à Ciney, *Brochure d'accueil*, s.l., s.d.;

Les Forges de Ciney s.a. Description des installations, Namur, s.d. (archives de l'usine);

E. LAVIS, *L'industrialisation de Ciney pendant et après le XIX^e siècle*, dans «Cercle culturel cinacien», 1983, n° 60, p. 1-45;

Renseignements inédits de Monsieur W. Tinlot, ancien directeur commercial, et de Monsieur L. Viroux, ancien secrétaire général des Forges, que je remercie. — Les photos I.P.M. des fig. 1 à 3 datent de 1987.

○ **En 1849 déjà, l'industrie maudite...**

La Belgique, on le sait, fut une terre précoce d'industrie sur le Continent. En sorte qu'un débat s'est instauré assez tôt chez nous, entre détracteurs et partisans des effets de cette industrialisation. Il s'est porté naturellement parmi les cercles d'architectes (où il a été, il est vrai, contaminé par une autre querelle, très caractéristique également pour l'époque, qui opposait les tenants de l'académisme à l'antique et les défenseurs d'un ressourcement national). C'est dans ce contexte polymorphe qu'il faut relire l'opinion d'un certain Guillery.

Ce dernier compose en 1849 un plaidoyer vibrant en faveur de l'architecture rurale pour le n° 2 d'avril du «Journal de l'architecture et des arts relatifs à la construction» Il écrit p. 56 :

«Voilà une usine, une fabrique (i.e. le moulin à eau); mais sans fumée, sans poussière noire, sans agglomération de travailleurs dans un lieu trop étroit. On se lasse bientôt de voir des manufactures, de vastes ateliers où voltigent des débris de laine ou de coton; on se lasse d'entendre le bruissement des métiers, des machines; de voir des hommes exposés à une chaleur étouffante ou à des émanations dangereuses; de voir des enfants sacrifier à un gain bien modique leur gaité et leur santé future. On retourne alors avec plaisir au travail des champs, où de larges poitrines respirent un air pur, où les forces musculaires se développent, où l'on ne ressent ni les contagions qui attaquent le corps ni celles qui corrompent les cœurs.»

Dans une mise au point, le fascicule suivant de la même revue parle de Guillery comme d'un «poète-paysagiste»... Rien de neuf sous le soleil 140 ans plus tard!

L.F.G.